

SOUVENIRS DE GÉNÉALOGIE

Que l'on veuille bien me pardonner pour tout ce bavardage, qui paraîtra bien long à la plupart d'entre vous, mais en écrivant ces lignes, j'ai d'abord pensé à mes enfants. Les Chinois disent que l'encre la plus pâle vaut mieux que la meilleure mémoire, et c'est d'autant plus vrai quand les anciens disparaissent. Je couche donc tous mes souvenirs par écrit, car c'est bien connu, lorsqu'un ancien meurt, c'est une bibliothèque qui disparaît. Trêve de proverbes, comment en suis-je arrivé là ?

***** 1970-1982 *****

Tout d'abord, je précise que je suis né en 1970, dans une famille d'agriculteurs de Bernières-le-Patry. Cette commune du Calvados est située à la limite des deux autres départements Bas-Normands, l'Orne et la Manche. La généalogie est ma grande passion depuis mon enfance. En fouillant dans mes souvenirs, je me rappelle avoir découvert l'amour de l'histoire et des vieux parchemins en lisant "Le Secret de la Licorne", une aventure de Tintin où le héros déchiffre de vieux rouleaux menant à un trésor, celui de Rackham le Rouge. Je devais alors avoir environ 10 ans.

Dans ma famille, personne n'avait effectué de recherches approfondies sur le sujet. Robert Decaen, maire de Bernières-le-Patry, avait naturellement accès aux actes d'état-civil et aux registres paroissiaux. Dans les années 1970, il avait gracieusement effectué quelques recherches généalogiques sur les Hamel, et avait communiqué ses données à mon père sous la forme d'une feuille de papier enroulée sur elle-même, qui ressemblait bigrement aux rouleaux de Rackham le Rouge. D'une fine écriture comme celle que l'on enseignait aux écoliers du début du XX^e siècle, il avait remonté la généalogie familiale jusqu'au milieu du XVII^e siècle. A l'âge de 10 ans, je savais donc déjà que les Hamel étaient installés à Bernières-le-Patry depuis 1820, date à laquelle mon ancêtre Julien Hamel avait épousé Julie Fréné. Mon ascendance en ligne paternelle était simple : Emmanuel, Gaëtan, Pierre, Julien, Pierre, Julien, François. Comme on peut le constater, certains prénoms reviennent régulièrement au fil des générations.

Le père de Julien, François Hamel, était originaire du village de Vautigé, à Tinchebray. Il a été maire de Bernières-le-Patry de 1815 à 1825. M. Decaen avait remonté l'ascendance de Julie Fréné jusqu'à Pierre Fréné, marié en 1729 à Bernières-le-Patry avec Jeanne Guillouet. Il était le fils de Jean Fréné et Perrine Lemasson, mes plus lointains aïeux connus à l'époque. Ils sont nés vers 1670, sous le règne de Louis XIV, à peu près à l'époque où le pirate Rackham le Rouge écumait les mers. Tout cela me fascinait, d'autant plus qu'en 300 ans, ma famille n'avait pas bougé de place. Mes parents cultivaient la même terre que leurs ancêtres, au village de Noron, et le sol que je foulais jour après jour l'avait déjà été maintes fois par mes lointains aïeux.

Je me suis alors intéressé aux autres branches familiales, et ai donc interrogé mes parents et grands-parents. Du côté de mon père, l'aïeul le plus lointain dont le souvenir demeurait était Victor Barbot, mon arrière-arrière-arrière-grand-père. Son fils Émile, marchand de bestiaux, avait beaucoup voyagé. Il se rendait en effet fréquemment en région parisienne vendre des bêtes, dans les années 1880-1910. Mon oncle Julien a notamment gardé de lui une carte des Chemins de Fer. Émile Barbot affirmait à la fin de sa vie avoir passé la moitié de son existence en train. D'après la tradition familiale, il avait été lieutenant lors de la guerre de 1870. Tout ce que j'ai pu retrouver auprès des Archives départementales du Calvados, c'est qu'il avait été exempté de service militaire à l'âge de 20 ans. Émile avait rapporté son sabre et un pistolet. Il ne parlait jamais de ces années-là, comme si un lourd secret pesait dessus. Sa fille Louise épousa Julien Hamel en 1899 et vécut alors sur la ferme de Noron, à Bernières-le-Patry. Ce sont mes arrière-grands-parents. Dans la grande salle du rez-de-chaussée de leur maison, avant leur déménagement courant 2000, mes parents avaient conservé les portraits d'Émile Barbot et Julien Hamel, dont le visage m'est ainsi familier depuis l'enfance.

Du côté de ma grand-mère paternelle, Germaine Constantin, j'ai pu remonter en l'interrogeant quelques générations, dans l'Orne. Elle n'avait pas connu ses grands-parents paternels, étant née alors que son père était déjà âgé de 50 ans. Par contre, elle se rappelait bien de sa grand-mère maternelle, Émilie Hébert (1833-1913), et m'en parlait à l'occasion. De cette dernière, j'ai pu ainsi obtenir vers 1985 deux anecdotes. Une ascendante d'Émilie Hébert, sans plus de précision, avait été mariée fort jeune à un homme nettement plus âgé. Elle avait alors été tellement malheureuse qu'une fois veuve, elle ne voulait pas que ses filles se marient ! C'est totalement par hasard que j'ai probablement retrouvé le nom de cette ancêtre, près de 20 ans plus tard, au début de l'année 2004. En effet, j'ai découvert à la mairie de Saint-Jean-des-Bois que la mère d'Émilie Hébert, Marie Jeanne Busnot, tout juste âgée de 15 ans, avait été mariée avec un homme de 25 ans.

En racontant alors cette anecdote à mon oncle Julien, je lui ai fait retrouver un très vieux souvenir enfoui dans sa mémoire. Il se souvenait en effet avoir entendu sa mère parler d'une parente ou aïeule, mariée à l'âge de 16 ans voilà bien longtemps, et ayant eu par la suite des enfants quasiment tous les ans. A l'âge de 21 ans, elle en aurait ainsi déjà eu 5. Cette ancêtre est peut-être Marie Jeanne Busnot, qui eut 10 enfants de 1831 à 1852, dont 6 filles qui pour la plupart se marièrent après le décès de leur père survenu en 1857. Marie Jeanne Busnot avait ainsi été mariée à l'âge de 15 ans en 1825 avec Jean Hébert, âgé de 25 ans. En avril 2004, j'ai découvert avec émotion leur maison, au hameau de la Fieffe-ès-Marches, à Tinchebray. L'année 1827 apparaît sur une sablière, et la famille Hébert a continué d'en être propriétaire jusqu'au milieu du XX^e siècle environ. Une dernière anecdote sur Émilie Hébert : elle reçut à l'âge de 12 ans un petit livre intitulé l'Horloge de l'Ange Gardien, ou les Douze heures du Jour et de la Nuit. A l'intérieur est écrit "Récompense accordée à Émilie Hébert pour sa diligence, son application et sa sagesse au catéchisme. Tinchebray, le 13 avril 1845. Letourneur, vic. à Tinch.". Elle donna ce livre en 1907 à sa petite-fille Maria Constantin, qui le donna à son tour à sa petite-fille Denise.

Ma grand-mère ne voulait pas me raconter l'autre anecdote, qu'elle qualifiait d'horrible. J'ai tellement insisté qu'elle a quand même fini par me la raconter, elle qui l'avait toujours tue à ses propres enfants (Âmes sensibles : passer directement au paragraphe suivant). Émilie Hébert avait ainsi entendu relater un fait survenu lors de la Révolution. Un soir, une bande armée était venue à l'improviste chez un couple d'Yvrandes. Ces hommes avaient saisi le mari, l'avaient allongé sur la table de la cuisine et l'avaient égorgé. Ils avaient alors forcé sa femme à recueillir dans un seau le sang qui s'écoulait de sa gorge, ainsi qu'on le faisait avec les cochons que l'on saignait. Ma grand-mère me dit alors qu'elle aurait préféré mourir que de subir une telle horreur. Quelques années plus tard, j'ai retrouvé ce fait dramatique brièvement mentionné dans l'ouvrage de Léon de la Sicotière sur l'époque révolutionnaire. Qui soupçonnerait une telle tragédie en se promenant dans l'Yvrandes d'aujourd'hui ?

Du côté de ma mère, je disposais également d'un certain nombre de données. Mon grand-père Lucien Maupas se souvenait parfaitement de son grand-père Alfred Maupas, marié par trois fois. Il avait très tôt perdu sa première femme, Mélina Goudier. Celle-ci, grand-mère de mon grand-père, était originaire de Bernières-le-Patry, où l'on peut encore voir la tombe de ses parents, Victor Goudier et Alzina Desmares. Jusqu'aux environs de l'an 2000, mon grand-père venait toujours se recueillir à la Toussaint sur la tombe de ses arrière-grands-parents. Ayant été secrétaire de mairie de sa commune de Burcy, il avait retrouvé le prénom de son arrière-grand-père, Charles Maupas, indiqué grabataire dans un acte. Par contre, les générations au-delà ne l'intéressaient plus. Du côté de sa mère, il avait connu ses grands-parents maternels, les Aumont, des gens simples sur lesquels il n'avait pas grand chose à dire. Quant à ma grand-mère, Simonne Bachelot, elle n'avait absolument aucun souvenir remontant au-delà de ses propres grands-parents maternels, les Anquetil, des paysans aisés de Saint-Martin-de-Tallevende.

A 12 ans, j'avais donc quelques éléments intéressants sur mon ascendance, mais cela me semblait déjà insuffisant. Mon père partageait également cet intérêt pour nos ancêtres. En 1977, il avait ainsi donné le prénom François à mon frère, prénom provenant de notre ancêtre François Hamel (1774-1840), premier de ce nom à avoir vécu à Bernières-le-Patry.

***** 1982-1987 *****

Vers 1982, mon père se décida à se rendre à la mairie de Tinchebray, afin de remonter éventuellement au-delà. Une fois sur place, nous nous sentîmes gauches et maladroits. Une jeune secrétaire, Mme Amiard, nous aida à consulter les vieux registres, peu habitués que nous étions à lire les vieilles écritures. Elle nous permit ainsi de remonter d'une génération, en découvrant que François Hamel avait pour père un certain Julien Hamel. Décidément, ce prénom revenait souvent dans la famille ! Pour la petite histoire, j'ai fait de nouveau connaissance avec Mme Amiard en 2002, soit 20 ans plus tard. Elle était toujours en poste à la mairie de Tinchebray, mais ne travaillait pas au service de l'état-civil. En 2003, elle a été mutée à la mairie d'Athis-de-l'Orne.

Par la suite, je n'osai m'aventurer seul dans ces lieux. Ce n'est qu'au lycée de Vire que je me remis à fréquenter les mairies. Je profitais alors de quelques heures creuses dans mes cours pour me rendre à pied dans les mairies de Vire et Saint-Martin-de-Tallevende. Celle de Vire, où étaient également conservés les registres de Neuville, me permit d'obtenir quelques données sur les Bachelot et les Barbot. Quant à Saint-Martin-de-Tallevende, je pus obtenir de nombreux renseignements sur les Bachelot et les Anquetil, aussi bien dans mon ascendance qu'au niveau des collatéraux. J'avais alors 15 ans, et déjà le souci de remplir toutes les générations dans mon ascendance me hantait.

A cette époque, j'ai rendu visite à un lointain cousin, M. Halbout, domicilié au hameau de la Provostière, commune de Tinchebray. Notre ancêtre commun est le fameux Julien Hamel, marchand de bœufs, né vers 1740 et mentionné plus haut. M. Halbout tenait de sa famille une anecdote savoureuse sur notre ancêtre. Un jour que celui-ci était occupé à curer un bief sur Tinchebray en compagnie d'autres paysans, son outil heurta un objet sous la vase. Intrigué, il laissa là sa découverte et ne revint qu'à la nuit tombée voir ce qui pouvait se cacher en cet endroit. Il découvrit alors tout simplement un trésor qu'il se dépêcha de faire fructifier, puisqu'il acquit par la suite la plupart des terres du village de Vautigé. Les années ont peut-être enjolivé l'anecdote, mais il est indéniable que Julien Hamel jouissait d'une situation confortable à la fin de sa vie. Il acheta ainsi une belle maison de maître près du bourg de Montilly-sur-Noireau. Son fils Charles Hamel fut maire de cette commune et l'un de ses descendants habite toujours la maison de ses ancêtres.

Par la suite, je me suis rendu à la mairie de Bernières-le-Patry, ainsi que dans les communes alentours. N'ayant pas d'autre moyen de locomotion, c'est à vélo que je me déplaçais. J'ai ainsi découvert le plaisir de la randonnée et des excursions à l'âge de 17 ans environ. Au cours des années qui suivirent, j'allais exploiter de manière beaucoup plus intense cette passion du vélo en sillonnant l'Europe, mais ceci est une autre histoire...

***** 1988-1997 *****

Les années de lycée passèrent, et à 18 ans, je devins étudiant à Caen. Je me mis alors à fréquenter les Archives Départementales du Calvados, timidement tout d'abord, puis ensuite avec une assiduité qui ne s'est jamais démentie. Pendant mon année de licence, j'ai ainsi délaissé mes cours trois mois d'affilée, pendant lesquels j'allais quotidiennement aux Archives à la recherche d'ancêtres ! Je pouvais rester quasiment 10 heures de suite à consulter les microfilms, ne m'autorisant qu'une courte pause pour manger. Naturellement, je n'obtins mes examens qu'au rattrapage de septembre, mais je pressentais alors qu'il me fallait profiter au maximum de mes années d'études pour faire des recherches que je n'aurai plus l'occasion d'effectuer par la suite.

Je me suis donc mis à rechercher tout azimut, parmi les innombrables branches de mon ascendance. Bien qu'étant issu de la paysannerie, je me suis découvert des branches nobles parmi mes aïeux. La généalogie des nobles a déjà été étudiée par le passé, et les documents anciens sont encore nombreux. Le plus ardu est cependant d'y démêler le vrai du faux, entre les erreurs et les ascendances douteuses. En 1994, j'ai réussi, au bout de 12 ans de recherches, à me rattacher aux ducs de Normandie et aux premiers rois de France ! Par les familles du Fresne, de Mathan, de Creully et de Gloucester, je descendais donc de Guillaume le Conquérant, Hugues Capet et Charlemagne.

Je pensais alors être arrivé au terme de ma généalogie, mais je me trompais lourdement, car s'il est un domaine où les recherches ne sont jamais achevées, c'est bien celui-ci. La généalogie connut un essor remarquable au cours de ces années 1990. Des revues fleurirent, où il me fut possible de glaner des renseignements sur mes nobles aïeux. En outre, je me mis également à fréquenter quelque peu les Archives Départementales de la Manche, à l'ambiance alors nettement plus conviviale que dans le Calvados.

Les années ont passé et je suis entré dans l'impitoyable monde du travail, le monde où le costume et la cravate sont de rigueur. J'ai dû déménager plusieurs fois, errant de Caen à Poissy, Toulouse, Saint-Lô, Avranches et à présent Yvetot en Seine-Maritime. Cependant, je n'ai jamais perdu le goût de ma passion.

***** Quelques enquêtes *****

Il m'arrive parfois d'effectuer des recherches généalogiques pour d'autres personnes. Ces recherches s'apparentent parfois à de véritables enquêtes, et peuvent durer des années. Leurs points communs sont la passion avec lesquelles je les mène, et le bonheur qu'elles peuvent procurer, quand est découvert, à l'occasion, un indice permettant la résolution de l'énigme.

Les Hervieux (enquête de 1995-1996) :

Vers 1995, j'ai découvert à l'occasion d'une brocante à Vire, phare du Bocage, deux albums-photos contenant au total une quarantaine de clichés environ. Ces albums dataient manifestement du tout début des années 1900, voire même de la fin du XIX^e siècle. J'ai vite réalisé qu'il s'agissait des photos de famille de la famille Hervieux. Les parents tenaient autrefois le café "le Perron", dans le bourg de Bernières. Ils avaient eu deux filles et deux fils, ces derniers étant devenus prêtres.

En me rendant à la mairie de Bernières pour compléter l'arbre familial, je notai qu'un certain Gustave Heude, instituteur, avait épousé l'une des filles du couple Hervieux. En 1900, il était en poste à Ammeville, près d'Orbec. Je me suis donc rapidement rendu sur place afin d'obtenir la preuve que mes photos étaient bien celles des Hervieux. Certaines montraient une église et une école que je ne connaissais pas. Ma randonnée à Ammeville me confirma que mon hypothèse était fondée. Si l'école avait bien changé, l'église en revanche était restée la même.

Plus tard, je me suis rendu à la Bibliothèque de Flers consulter la biographie d'Alexis Hervieux, le fils aîné. Depuis plusieurs semaines, je ne connaissais de lui que son visage d'adolescent, ainsi que quelques vues prises alors qu'il devait avoir à peine 30 ans. Quel choc ce fut quand j'ouvris son dossier ! Il y avait bien quelques photos, de piètre qualité car il s'agissait de photocopies de coupures de journaux, mais le temps avait fait son effet ! Je le voyais alors sous les traits d'un vieillard, mais malgré les rides, je reconnaissais entre mille son beau visage si serein. Une autre photo le représentait sur son lit de mort, toujours aussi paisible. J'en eus les larmes aux yeux, et ne pus me détacher de cette vision qu'à grand peine. En peu de temps, j'étais devenu très attaché à cette famille.

J'accomplis par la suite un petit pèlerinage sur la tombe de son frère Ernest, mort d'une crise cardiaque lors du bombardement de Saint-Germain-de-Tallevende, en 1944. Il me fallut sillonner systématiquement par deux fois tout le cimetière pour enfin découvrir sa modeste tombe près de l'église. J'achevai mon enquête généalogique sur la famille Hervieux en contactant un descendant de Gustave Heude, M. Caucé. Il m'envoya quelques photos de famille, et m'apprit que Gustave Heude avait achevé sa carrière comme maire de Vassy. La fille unique de Gustave, que je ne connaissais que sous les traits d'une enfant entourée de quelques jouets, était devenue sur ses photos une sexagénaire. Terrible réalité du temps !

Les Hervieu (enquête de 1998 à 2000) :

Vers 1998, mon oncle Lucien Hervieu m'a rapporté deux curieuses anecdotes sur sa famille. La première

concerne ses parents, qui portaient tous les deux le nom de Hervieu. Il s'est toujours demandé si ceux-ci étaient cousins, et si oui, à quel degré. La deuxième anecdote se rapporte à l'un de ses ancêtres maternels, découvert d'après la tradition orale dans un riche berceau sur les marches de la cathédrale de Coutances, et né de parents inconnus.

Par curiosité, je me suis mis à faire des recherches dans diverses mairies de la Manche, notamment à Saint-Vigor-des-Monts, Tessy-sur-Vire et Saint-Romphaire, puis aux Archives départementales de Saint-Lô. Pour l'heure, la branche paternelle remonte à Michel Hervieu, né vers 1660, vivant au Chefresne, époux de Michelle Lemoyne. La branche maternelle remonte quant à elle à un autre Michel Hervieu, né vers 1705, laboureur à Tessy-sur-Vire, époux de Marguerite Lecluse.

Les communes du Chefresne et de Tessy-sur-Vire sont distantes d'environ 12 kilomètres, et l'on remarque un lieu-dit La Hervière à Tessy-sur-Vire, ainsi qu'un autre à Beuvrigny. L'origine de ce type de nom de village remonte aux environs du XII^e siècle, ce qui montre la très ancienne implantation des Hervieu dans les environs. Il est donc très probable que les parents de Lucien Hervieu soient cousins, et que la souche commune vivait à Tessy-sur-Vire vers 1400-1600. De nombreux membres de cette famille sont implantés depuis des siècles dans le centre Manche :

On trouve ainsi à Notre-Dame-de-Cenilly des Cauvet (lieux "la Cauvetière" et "le Cauvet" à Dangy), des Fenestre (lieu "la Fenêtre" à Notre-Dame-de-Cenilly), des Hébert (lieu "l'Hôtel Hébert" à Montpinchon), et des Pignet (lieu "l'Hôtel Pignet" à Notre-Dame-de-Cenilly). On trouve également des Dudouit à Cerisy-la-Salle (lieu "le Clos Dudouit" à Cerisy-la-Salle), des Lecoustey à Soulles (lieux "la Couterie" à Soulles et "l'Hôtel Coustey" au Mesnil-Herman), et des Rihouet à Saint-Samson-de-Bonfossé (lieux "la Rihouyère" à Dangy et "l'Hôtel Rihouet" à Carantilly).

Nous venons de le voir, des lieux-dits comme la Cauvetière ou la Hervière témoignent d'une implantation familiale très ancienne, pouvant remonter au XII^e siècle. Par contre, des lieux-dits comme l'Hôtel Pignet ou l'Hôtel Rihouet témoignent d'une implantation plus récente, vers le XV^e siècle.

En ce qui concerne l'ancêtre découvert sur les marches de la cathédrale de Coutances, une branche m'a effectivement mené vers Coutances, en passant par différentes communes. Il est impensable qu'il puisse s'agir d'une simple coïncidence. Actuellement, les recherches s'arrêtent à un mariage célébré en 1729 à Saint-Pierre-de-Coutances, autrefois partie intégrante de la ville de Coutances. Si la tradition familiale dit vrai, c'est un exemple exceptionnel de mémoire orale transmise de génération en génération jusqu'à notre époque. Je n'ai rien découvert sur cette branche depuis 2000.

Les Chaventré (enquête de 1998 à 2005) :

En 1998, j'ai épousé Aurélie Chaventré. Je me suis alors rapidement intéressé à sa généalogie, dans un premier temps pour pouvoir me repérer parmi ses nombreux oncles et tantes. Ayant également une arrière-arrière-arrière-grand-mère de ce nom, j'ai tenté de découvrir un cousinage entre nous, mais je n'ai pu que remonter à deux ancêtres, Henry et Jean Chaventré, nés vers 1550 et vivant tous deux à Viessoix. Au vu de la similitude entre leurs prénoms et ceux de leurs enfants, il est très possible qu'Henry et Jean aient été frères, mais ce n'est qu'une hypothèse.

Certains Chaventré se sont distingués par le passé. Ainsi, Georges Chaventré, né le 10 septembre 1775 à Viessoix, a été décoré de la Légion d'Honneur (dossier n° L0513023).

Les Chaventré sont une de ces familles dont on peut être certain que tous les porteurs du nom sont cousins, ce qui est loin d'être le cas des Dupont, Durand, Martin, Lefebvre ou Hamel. Les plus lointains porteurs de ce nom que j'ai recensés vivaient ainsi à Viessoix au XVI^e siècle, et l'on trouve également d'autres branches à Bernières-le-Patry et Rully au cours des siècles suivants. La branche de Bernières-le-Patry est directement

issue de celle de Viessoix. Sur le premier plan cadastral de Bernières, établi en 1826, on découvre un champ nommé la Chaventrerie. En effet, quelques Chaventré y ont vécu aux alentours de 1800. Comme les autres familles, les Chaventré se sont ensuite dispersés au fil des ans, et on les trouve quasiment dans toutes les régions de France à l'heure actuelle.

A la fin des années 1990, j'ai obtenu le nombre de naissances Chaventré département par département, depuis 1891. Avec surprise, j'ai constaté qu'au cours du XX^e siècle, elles étaient nettement plus nombreuses en Seine-Maritime que dans le Calvados, d'où ils sont originaires. Un contact par internet avec Mme Nadia Pradier m'a permis d'apprendre que les Chaventré de ce département étaient originaires de Fécamp. Ayant dû emménager en Seine-Maritime pour raisons professionnelles en septembre 2001, j'ai alors profité de mon temps libre pour effectuer des recherches généalogiques à Fécamp et dans quelques petites communes alentour.

J'ai ainsi découvert que les Chaventré de Seine-Maritime descendaient, dans leur très grande majorité, de Thomas Antoine Chaventré, né en 1776 à Truttemer-le-Petit (Calvados), et dont le père était originaire de Bernières-le-Patry. Deux de ses oncles y étaient linotiers, et les autres membres de sa famille étaient entre autres cultivateur, blanchisseur, tisserande, filassière ou fileuse. Thomas est resté fidèle aux métiers du lin. On le retrouve en 1800 à Fécamp, où il est devenu marchand de lin, puis peigneur de lin, une profession qu'il exercera toute sa vie. Il s'est marié et a eu 11 enfants, et au moins 8 petits-enfants, 12 arrière-petits-enfants et 12 arrière-arrière-petits-enfants portant son nom. C'est ainsi que les Chaventré sont devenus plus nombreux en Seine-Maritime que dans le Calvados, leur département d'origine.

Thomas Chaventré n'est pas venu tout seul en Seine-Maritime. En effet, son cousin germain, François Chaventré, né en 1775 à Bernières-le-Patry, a épousé Marie Catherine Delalandre le 9 fructidor IX à Grainville-la-Teinturière.

En outre, ayant noté qu'il existait une dizaine de Chaventré en Angleterre, j'ai recensé leurs adresses et leur ai écrit. Seuls deux m'ont répondu. Tony Chaventré m'a envoyé un courrier électronique resté sans suite concrète, et Mme Clair Chaventré m'a écrit plusieurs fois, me fournissant des renseignements intéressants sur la branche anglaise. En 2001 et 2002, elle a réussi après quelques recherches à remonter son ascendance jusqu'à son arrière-arrière-grand-père Alexandre Chaventré, né vers 1838 en France, sans plus de précision. Il s'est installé en Angleterre vers 1860, et est devenu coiffeur à Londres. Il avait épousé une certaine Esther, née vers 1841, là encore dans l'une des 36.000 communes de France. En 1881, ils étaient "hairdressers" et habitaient au 98, Brompton Road, à Londres. Ils ont eu deux fils, Armand Frederick et Albert, ancêtres de tous les Chaventré Britanniques.

Armand Frederick Chaventré, né en 1867 à Knightsbridge, était écolier en 1881. Il est ensuite devenu coiffeur pour dames à Londres et y a connu un grand succès. A une époque, il a eu un salon à Bond Street, Londres. Il a ensuite possédé une compagnie de produits pour cheveux et de shampooing. En 1918, il habitait 289, Oxford Street, Londres. Armand Frederick épousa Edith Hope et en eut 3 fils, Alfred, Albert et Cyril. Alfred, l'aîné, a été tué au combat en France à la fin de la première guerre mondiale, le 1er septembre 1918. Il était second lieutenant, Batterie 2A, 126^e Brigade du régiment Royal Field Artillery. Officiellement, il avait 20 ans, mais il est possible qu'il n'ait eu en fait que 17 ou 18 ans. Il repose à présent dans le cimetière britannique de Vis-en-Artois, sur la commune d'Haucourt, entre Arras et Cambrai, Pas-de-Calais (parcelle 5, rangée H, tombe 22).

Quant à Albert Chaventré, né vers 1882, il était commis dans une boutique en 1901. Il vivait alors avec sa mère au 156 Brompton Road, à Kensington, Londres. Son père, non cité, était probablement décédé.

On trouve également une certaine Louise Chaventré, habitant en 1881 au 127, Westbourne Grove, Londres. Née en 1834 en Allemagne, elle était "hairdresser". En 1901, elle vivait au 20, Lavender Gdns, Battersea, Londres. Elle était alors "lady's help" et vivait avec sa sœur, Christine Hare, "boarding house keeper", 69 ans, née en Allemagne. Louise semble veuve dès 1881, et Christine célibataire.

Pendant plusieurs années, j'ai recherché inlassablement la naissance d'Alexandre Chaventré en 1838, quelque part en France... Fin 2003, j'ai effectué des recherches dans quelques communes autour de Saint-Valéry-en-Caux, en Seine-Maritime. J'ai bien cru retrouver l'acte de naissance d'Alexandre Chaventré à Gueutteville-les-Grès, mais mes espoirs ont été une fois de plus déçus. En désespoir de cause, j'ai fait appel à une généalogiste professionnelle anglaise, et moyennant une centaine d'euros, j'ai appris que le premier Chaventré britannique s'appelait de son nom complet Louis Alexandre Chaventré.

Le miracle est venu en février 2005, sous la forme d'un courriel énigmatique de Stéphane Chaventré, cousin germain de mon épouse. Il s'est intéressé assez tôt à l'arbre des Chaventré, et notamment aux branches parisienne et anglaise. Titillé par le démon de la curiosité, il n'a pas hésité à faire quelques recherches de son côté. Et un beau jour, il m'a annoncé qu'il avait tout simplement découvert la clé de l'énigme dans les registres d'état-civil de la commune de Saint-Martin-de-Tallevende, tout près de Vire dans le Calvados. Après avoir fureté en Seine-Maritime pendant 2 ans, voilà que j'apprenais que la solution résidait tout près de mes racines ! Après une rapide enquête sur place et dans mes archives, j'ai réussi à relier la branche anglaise avec la mienne, et suis ainsi remonté jusqu'à Henry Chaventré, né vers 1560, laboureur à Viessoix.

Les Deroubaix (enquête en 2000-2001 et 2005) :

Mon oncle Georges Deroubaix n'avait jamais vraiment voulu me parler de sa famille, sur laquelle il disposait de peu de données. C'est par courrier que je lui proposai courant 2000 de faire quelques recherches par internet, s'il le souhaitait. Je reçus peu après une longue lettre, dans laquelle il avait rassemblé des souvenirs parfois difficiles. Je me suis alors abonné à une liste de discussion généalogique du Nord-Pas-de-Calais. Grâce à deux personnes seulement, le président de cette liste, et M. Christian Timmermans, de nationalité Belge, j'ai pu remonter l'ascendance maternelle de mon oncle jusqu'au début du XVIII^e siècle dans diverses communes de Belgique. En débutant cette recherche, je n'imaginai pas qu'elle le rendrait aussi heureux.

Quelques années plus tard, début 2005, M. Jacques Stalin, un nordiste rencontré sur internet, m'a permis également de remonter la branche paternelle de mon oncle, en effectuant gracieusement d'importantes recherches en différents endroits de l'agglomération lilloise, dont je suis distant de 300 km.

Les Le Gouëfflec (enquête de 2001 à 2003) :

En 2001, un de mes collègues de travail (et néanmoins ami, comme dirait l'humoriste Alphonse Allais), Yvon Le Gouëfflec, inspecteur au cadastre d'Avranches, me parla vaguement de ses origines familiales, situées à Plouézec dans les Côtes-d'Armor. Il m'apprit que toute sa famille paternelle était localisée dans cette région comprise entre Paimpol et Saint-Brieuc, et à l'instar de mon oncle Lucien Hervieu, dont les deux parents portaient le même nom, m'apprit que ses grands-parents avaient le même patronyme, légèrement déformé : Yves Le Gouëfflec avait en effet épousé Françoise Le Goëfflec.

Je me suis ainsi rendu à la mairie de Plouézec fin mars 2003, où en l'espace d'une journée j'ai pu glaner de nombreux renseignements en consultant les registres d'état-civil et les registres paroissiaux d'avant la Révolution, dont les plus anciens remontent à 1593 sans interruption. Les premiers sont écrits en latin, mais depuis le début du XVII^e siècle, tous les actes sont tenus en français moderne. Les graphies Le Gouëfflec et Le Goëfflec sont des variantes récentes du nom, qui ne sont apparues qu'au cours du XIX^e siècle. En effet, avant la Révolution, la forme quasi-exclusive de ce patronyme était Le Guefflec. On découvre d'autres déformations semblables : Goarin et Gouarin, Le Maigat et Le Mavigat notamment.

J'ai également constaté qu'Yves Le Gouëfflec et Françoise Le Goëfflec étaient petits cousins. Leurs grands-pères étaient donc frères, et, chose curieuse, portaient le même prénom, Guillaume. En effet, l'aîné étant parrain du second, lui avait donné son propre prénom comme c'était souvent la coutume à l'époque. Revenu chez moi, j'ai ensuite consulté les données des Archives Départementales de Côtes-d'Armor, disponibles sur internet. Les actes antérieurs à 1792 des naissances, mariages et décès de nombreuses communes du

département sont en effet accessibles sous forme d'un relevé sommaire. Je me suis ensuite à nouveau rendu à la mairie de Plouézec fin mai 2003, afin de vérifier systématiquement les actes relevés et de corriger les rares erreurs qui s'y trouvaient.

En ligne directe, Yvon Le Gouëfflec descend ainsi à la 8^e génération de Vincent Le Guefflec et Marie Le Bozec, mariés en 1707 à Plouézec. Malheureusement, l'acte de mariage n'indique pas les noms des parents des époux, ce qui rend difficile la poursuite des recherches de ce côté. L'acte précise simplement que Vincent Le Guefflec était alors âgé de 40 ans, ce qui le fait naître vers 1667. En outre, étaient témoins à son mariage : Olive Le Guen, Marc Cavelan, Philippe le Maigat et Vincent Guézou. Vincent Le Guefflec est décédé en 1751, à l'âge d'environ 80 ans. Ceci le fait donc naître plutôt vers 1671, soit un écart de 4 ans avec la date précédente. A l'époque, les âges n'étaient connus qu'approximativement, et l'on pouvait aisément se tromper d'un ou deux ans. Un écart de quatre ans devient cependant assez important.

En consultant les registres paroissiaux de Plouézec de 1665 à 1674, on relève très peu de naissances Le Guefflec. J'y ai trouvé la mention d'un seul Vincent Le Guefflec, né le 6 août 1674 et fils de Sylvestre Le Guefflec et de Perronelle Le Trocquer, laboureurs au village de "Gravel Louaire". Ces derniers, mariés en 1667, ont eu plusieurs enfants nés à Plouézec, et semblent être l'unique couple du nom de Le Guefflec à avoir eu des enfants sur cette période à Plouézec. Il est donc possible, voire probable, que Vincent Le Guefflec, époux de Marie Le Bozec, soit le fils de Sylvestre Le Guefflec et Perronelle Le Trocquer, mais ce n'est qu'une hypothèse qui nécessitera des recherches ultérieures pour être validée ou invalidée. Sylvestre, né vers 1635, était laboureur. Ce prénom était à l'époque très rare, et il est surprenant de constater qu'un autre Sylvestre le Guefflec vivait déjà deux générations avant lui. Ce premier Sylvestre, né vers 1575, avait épousé Isabelle Bertrand, et peut très bien être le grand-père du second.

En conclusion, Yvon Le Gouëfflec descend à la 8^e génération de Vincent Le Guefflec, né vers 1667-1674. Ce dernier était peut-être le fils de Sylvestre Le Guefflec, lui-même possible petit-fils de Sylvestre Le Guefflec, né vers 1575. Il serait ainsi l'ancêtre à la 11^e génération d'Yvon Le Gouëfflec. Ce dernier se retrouve au total avec 234 ancêtres, représentant 180 personnes distinctes. On retrouve en effet quelques couples plusieurs fois dans son ascendance. Yvon Le Gouëfflec descend ainsi 5 fois d'Yves Le Cavorzin et Jeanne Le Maigat (mariés en 1737), 2 fois de François Le Guefflec et Jeanne Le Maigat (mariés en 1792), 2 fois d'Yves Gérard et Marie Kerjolis (mariés en 1715), et 2 fois de Grégoire Le Barbu et Marie Le Penec (mariés en 1734).

Les Le Guefflec travaillaient dans les métiers de la mer et de la terre. C'est également le cas de la grande majorité des autres ancêtres d'Yvon le Gouëfflec, dont voici les professions : cultivateur, laboureur, marin, matelot, poissonnier, pêcheur, maréchal-ferrant, couturier, ménager, filandière.

Dans l'ascendance d'Yvon Le Gouëfflec, on remarque une famille de petite noblesse du nom de Couffon. Les hommes, qualifiés d'écuyer, possédaient la terre de Trevros (ou Trevos), et se paraient du titre de cette seigneurie. A l'heure actuelle, on rencontre encore des Couffon, Couffon de Trévros et Couffon de Trévros dans les annuaires des Côtes-d'Armor et de l'Ille-et-Villaine. Cette famille figurerait également dans le Bottin mondain. Ce nom tire très probablement son origine du village de Trévros, au nord-est du bourg de Plouha, commune d'où étaient originaires les premiers Couffon.

On ne dénote pas d'ascendance miraculeuse pour l'instant, même si le fait d'avoir des ancêtres nobles peut légitimement conduire à espérer remonter loin dans le temps. On trouve ainsi des sites internet présentant des généalogies Couffon sur Plouha, remontant au XV^e siècle sans interruption. Malheureusement, je n'ai pas encore pu faire le lien avec Guillaume Couffon, sieur de Trévros, né vers 1668 et ancêtre d'Yvon le Gouëfflec.

***** La famille : 1998-2002 *****

En 1998, je me suis marié avec Aurélie, également originaire de Bernières-le-Patry. Nous avons deux

enfants, Diane, née le 6 juin 2000, jour anniversaire du débarquement allié en Normandie, et Pierre, né le 4 juillet 2002, jour de la Fête Nationale aux États-Unis. Quant à mon épouse, elle est tout simplement née le 21 juillet 1975, jour anniversaire du débarquement américain sur la Lune. Que de coïncidences !

J'avais déjà choisi le prénom de Diane dix ans avant sa naissance, à une époque où j'étais aussi célibataire qu'un ermite. Ce prénom a pour moi une valeur extrêmement significative : il s'agit du nom de la petite rivière qui passe entre les terres de mes parents et celles de mes beaux-parents. Curieusement, elle ne porte ce nom que sur la commune de Bernières-le-Patry, ailleurs on la nomme la Dienne, la Guyane ou la Guyenne. D'après un amateur d'histoire locale, Lesmasures, elle aurait été baptisée la Diane par les Romains, qui avaient pour habitude de diviniser les cours d'eaux. C'est plausible, d'autant plus que son principal affluent, la Jouvine, a un nom évoquant Jouvence, compagne de Diane dans la mythologie romaine...

Quant à mon fils, j'ai longuement hésité. Il fallait un prénom qui plaise autant à mon épouse qu'à moi, et ce fut elle qui choisit Pierre. Les deux grands-pères d'Aurélien s'appelaient Pierre, et mon grand-père paternel également. Il s'agit donc d'un prénom de famille, dont je n'aurai pas à rougir par la suite : je me vois mal en effet dire un jour à mon fils que j'ai choisi son prénom à cause d'une banale série télévisée ou d'un quelconque phénomène de mode... De mon côté, Pierre porte donc les mêmes noms et prénoms que mon grand-père Pierre Hamel (1900-1985), ainsi que son propre grand-père, Pierre Hamel (1833-1883). Ce dernier était le petit-fils de Pierre Fréné (1760-1845), lui-même petit-fils de Pierre Fréné (1707-1750). Le prénom Pierre s'est donc transmis sur 10 générations, à travers cinq personnes et trois siècles. Les quartiers d'ascendance de mes enfants ont été publiés dans la revue trimestrielle le Colporteur, n° 42 (Mars 2002) à 45 (Décembre 2002).

***** Les nouvelles technologies : 1997-2005 *****

Bien qu'étant particulièrement rétif à l'informatique quand j'étais étudiant, j'ai acheté mon premier ordinateur en 1997. Je me suis alors attelé à l'immense tâche consistant à rentrer mes kilos de documents manuscrits et de photocopies, tâche encore loin d'être achevée. Je me suis ensuite connecté à l'internet en 2000. Les premiers pas sont toujours difficiles, je n'ai donc pas dérogé à la règle, d'autant plus qu'en ce domaine, on doit souvent se débrouiller seul. Enfin, en 2002, j'ai réussi après moult difficultés à créer mon site web, grâce essentiellement au merveilleux logiciel gratuit ged2wwwf.

Internet m'aura permis de découvrir des cousins perdus de vue depuis des dizaines d'années. Je pense notamment à Jimmy Katz, petit-cousin de ma mère par les Anquetil, Jean-Paul Barbot, arrière-arrière-petit-cousin de mon père par les Barbot, André Morin, mon arrière-arrière-petit-cousin par les Hébert, et Sandrine Maupas. Quant aux autres cousins, à des degrés plus éloignés, je les ai découverts par dizaines.

En 2002, j'ai commencé à emporter mon ordinateur portable lors de mes déplacements en mairie. C'est en effet l'outil le plus efficace qui soit. Je dispose de toutes mes données sous la main, et cela me fait gagner un temps considérable. Je travaille au moins 3 fois plus vite et évite ainsi de recopier des données que j'ai déjà.

En février 2003, j'ai acheté un appareil photo numérique, avec lequel j'ai commencé à prendre quelques milliers de photos. Ma famille figure naturellement en bonne place dans mes albums numériques, mais il s'agit également là d'une excellente occasion de mettre le patrimoine local en mémoire. Par patrimoine, j'entends les églises, les châteaux, les manoirs, les maisons de caractère, les vieux bâtiments agricoles, les calvaires, les tombes des cimetières, certains vieux panneaux indicateurs de l'Orne, mais également les traces d'un passé qui n'en finit plus d'agoniser sous les coups de butoir d'un progrès ravageur. Les remembrements sont certes utiles et nécessaires, mais à voir l'évolution du Bocage Virois vers un paysage de plaine sans âme, il est grand temps d'en conserver les dernières traces, ne serait-ce que sur photo. Les talus, haies, fossés, chemins, barrières et clôtures qui perduraient parfois depuis des siècles sont détruits les uns après les autres, dans l'optique d'une agriculture purement comptable. J'ai parfois l'impression que certains agriculteurs se mettraient à labourer les routes, si cela leur était possible. Ainsi, le maire d'une petite commune de la Manche me racontait un jour qu'au lendemain du terrible ouragan de décembre 1999 qui avait renversé de très

nombreux arbres partout en France, des agriculteurs de sa commune envisageaient déjà d'abattre leurs derniers arbres encore debout, afin d'éviter qu'un voisin ne les récupère dans le cadre du remembrement en cours... Naturellement, ce n'est pas une généralité.

En mars 2003, je suis passé sous Windows XP, dont l'inconvénient majeur est de ne pas reconnaître les vieux logiciels. Cela a par exemple été le cas avec mon logiciel de généalogie, vieux de 6 ans - un âge canonique en informatique - et pour lequel j'ai dû me procurer une version plus récente, moyennant finances bien évidemment. J'ai réussi par chance à récupérer mes données généalogiques, mais ce genre de pratique, s'il favorise le commerce au détriment du consommateur, n'engendrera-t-il pas la perte d'un certain nombre de travaux ?

Mi 2003, j'ai acquis pour une somme relativement modique un scanner d'excellente qualité. Cet appareil high-tech m'a permis de me réconcilier avec cette famille d'outils. J'avais en effet gardé de très mauvais souvenirs d'un scanner acheté cinq ans plus tôt environ, et avec lequel j'avais numérisé des photos anciennes pour n'obtenir qu'un résultat très médiocre. Muni de ce nouvel outil, je me suis empressé de scanner les 350 photos ayant appartenu aux grands-parents paternels de mon épouse. A présent, la seconde étape consiste à rendre vie à ces photos, en les nettoyant et en jouant légèrement sur leur luminosité et leur contraste (un zeste suffit). Ce qui autrefois ne pouvait se faire que dans un laboratoire photo peut aujourd'hui être effectué à la maison par tout particulier muni d'un logiciel adéquat. Les photos les plus mal cadrées, les plus sales et les plus pâles peuvent ainsi, après quelques soins chirurgicaux et une bonne dose de patience, devenir de très beaux clichés. Je scanne mes photos en format JPEG, avec un volume minimum de 2 Mo par photo. Les agrandissements au format A4 demeurent ainsi d'excellente qualité, même en partant d'une simple photo d'identité.

Même après de nombreuses années de recherches, les bonnes surprises surviennent toujours. En 2003-2004, j'ai notamment découvert trois mariages de mes ancêtres que je recherchais en vain depuis 15 ans, en me rendant à la mairie de Vengeons, et grâce à l'aide de M. Ducos, qui m'a aimablement fourni le mariage de Jacques Laville et Marie Anne Perée, en 1763 à Caen.

En mars 2004, j'ai remplacé mon ordinateur portable par un nouveau, plus puissant et muni d'un graveur de DVD pour les sauvegardes. Courant 2003, j'ai commencé à expérimenter une nouvelle méthode de travail, inspirée par mon cousin et ami le génial Dédé. Le principe est simple : muni de l'ordinateur portable, de l'appareil photo numérique et d'un trépied, je me rends dans les mairies pour prendre les vieux registres en photo, au format JPG. Je mémorise ainsi jusqu'à 300 photos par heure, soit 600 pages de registres. Je ne reste pas plus de 3 heures sur place, car la batterie de l'appareil photo a déjà rendu l'âme. Je prends les photos sans flash, pour éviter d'abîmer les registres. A ce que l'on dit, la lumière d'une photocopie fait en effet vieillir le papier de 10 ans. Je tâche donc de me placer près d'une fenêtre ou sous une ampoule pour éviter que mes photos ne soient floues. Le résultat n'est pas celui d'un photographe professionnel, mais peu importe, il est fabuleux d'avoir une copie de ces registres chez soi et d'éviter ainsi de fastidieux déplacements.

Le 20 décembre 2004, je fais une entrée fulgurante dans le club fermé des surfeurs de l'ADSL en campagne. Il me faut désormais dix fois moins de temps pour télécharger un document. Je me suis donc empressé d'aller quérir les Mémoires du chef chouan Michelot Moulin sur Gallica, le site de la Bibliothèque Nationale de France. En un quart d'heure, j'avais mon livre - un pavé numérique de 27 Mo - alors que six mois plus tôt, il m'avait fallu autant de temps pour seulement télécharger les trois premières pages. L'internet et la numérisation permettront à moyen terme la constitution de la plus grande bibliothèque du monde. D'ici quelques années, nous aurons ainsi accès depuis chez nous à des millions de volumes, aujourd'hui difficilement accessibles. Nous ne sommes plus très loin de l'infosphère décrite par Dan Simmons dans son roman Hypériorion, où tout être humain aura un accès immédiat à l'ensemble de la connaissance humaine.

***** 2005-2007 *****

Début 2005, je me consacre principalement au scannage de centaines de vieilles photos et cartes postales, dont une bonne part ira sur le site internet. Pendant ce temps, les talus du Bocage Virois disparaissent les uns après les autres. L'été est l'occasion d'effectuer quelques recherches aux Archives Départementales d'Alençon. En épluchant minutieusement le tabellionage de Tinchebray, je remonte ma branche paternelle d'une génération, passant de Jean Hamel, né vers 1643, à Guillaume Hamel, né vers 1615 et domicilié au lieudit la Lamberdière. Désormais, mes ancêtres Hamel les plus lointains connus ne sont plus de Tinchebray ou de l'Orne, mais de Maisoncelles-la-Jourdan dans le Calvados. J'attendais cette découverte depuis près de 20 ans !

Début 2006, je fais des découvertes dans mes branches nobles comme jamais auparavant, à un rythme effréné. Les informations existent, il suffit de les regrouper pour reconstituer le puzzle. Malgré tout, il faut se méfier des fausses généalogies que certaines familles nobles inventaient ou enjolivaient. Fin mars, j'atteins la barre symbolique des 100.000 personnes dans ma base. Cela représente environ 0,0001 % de l'ensemble des êtres humains qui nous ont précédé. Encore du travail en perspective !

En mars 2007, j'achève de compléter la 10^e génération d'ancêtres de mes enfants. J'étais bloqué depuis 18 ans sur les Duchesne de la Graverie, au milieu du XVIII^e siècle. Grâce aux recherches de MM. Leboucher et Katz, il a été possible de pallier les lacunes des registres paroissiaux de cette commune. Les 85 ancêtres encore inconnus sur les 1002 de la 11^e génération sont également masqués par ces lacunes dans les registres.

***** 2012 *****

5 ans après mes dernières mises à jour, je me remets à travailler sur mon site internet. Des outils libres très performants tels FileZilla sont apparus, la qualité des liaisons internet a progressé, tout est devenu beaucoup plus facile. Je supprime le fichier comprenant une liste de célébrités auxquels je suis apparenté, souvenir de mes débuts en génie-informatique. Il faut en effet parfois remonter au XV^e siècle pour se dire cousin avec un homme célèbre, ce qui n'est guère significatif. On trouve ainsi en remontant les liens au XVIII^e siècle Raoul Dufy, peintre, Guy Mollet, président du conseil, ministre, Victor Lucien Dumaine, prêtre, qui a baptisé sainte Thérèse et a écrit un livre de référence sur Tinchebray, Pascal Lamy, président de l'Organisation Mondiale du Commerce, Jean-Baptiste Quérueil, fabricant de sucre de betterave, la famille Lebaudy, industriels du sucre, Pierre François Jamet, abbé, déclaré bienheureux par le pape Jean-Paul II. En remontant au XVII^e siècle, je suis cousin avec Jean Marais, acteur de cinéma. En remontant au XVI^e siècle, je me découvre parent avec Emmanuel de Grouchy, maréchal de France, et Gaston Le Hardy, historien normand. En remontant au XV^e siècle, je croise Charles de Chênédollé, poète, Charlotte de Corday, héroïne de la Révolution, Jules Dumont d'Urville, navigateur, et Aelxis de Tocqueville, ministre et écrivain. En remontant au-delà, je dois être cousin avec un pourcentage élevé d'êtres humains, dont la quasi-totalité des régnaux de la planète.

Voici un an ou deux, le tabellionage de Vire m'a permis de me trouver quelques générations supplémentaires dans ma ligne directe, les Hamel Lamberdière, qui vivaient au lieudit de ce nom à Maisoncelles-la-Jourdan. Tout près se trouve le lieudit le Hamel dont ma famille tire très certainement son patronyme depuis le XI^e ou XII^e siècle. Mon ancêtre en ligne paternelle le plus lointain connu est donc Guillaume Hamel Lamberdière, né vers 1500. Il me reste cependant à faire le lien de manière plus étayée avec Guillaume Hamel Lamberdière, né vers 1615.

***** 2011-2014 *****

En 2011, j'ai reçu un courriel rédigé en espagnol, ce qui ne m'était jamais arrivé jusque là. Je l'ai parcouru très rapidement, mais ne sachant pas lire l'espagnol, je n'ai pu le déchiffrer, même si des mots ressemblent au français. Pensant que c'était un spam, une publicité non désirée, je l'ai supprimé de ma boîte aux lettres. Quelques mois plus tard, j'ai à nouveau reçu un message en espagnol. Je l'ai également parcouru rapidement,

l'ai supprimé et glissé dans ma corbeille... mais j'ai eu un doute et suis retourné le récupérer. Une seconde lecture, et une tentative de déchiffrement m'ont convaincu qu'il ne s'agissait peut-être pas d'un spam. Je me suis alors servi d'un service de traduction sur internet pour en obtenir la traduction en français.

Il s'agissait d'une dame d'Argentine à la recherche de ses ancêtres, María Alica Sontag Soul. Ayant vu dans mes données généalogiques en ligne sur le site geneanet des noms de familles qui s'apparentaient aux siens, sans y trouver néanmoins ses propres ancêtres, elle avait lancé ces deux bouteilles à la mer pour voir si je pourrai lui apporter quelques compléments généalogiques. Mon nom lui a parlé car ses ancêtres avaient des cousins Hamel à Savigny-le-Vieux (sud Manche), sans rapport néanmoins avec ma famille.

Je suis alors entré en contact avec elle par messagerie pour lui demander des précisions. Elle m'a appris que son ancêtre Eugène Soul était né le 20 février 1859 à Paris, d'Abraham Paul Soul, cocher, et Léonie Virginie Giffaut, couturière, dont elle ignorait l'origine. Eugène était né chez ses parents, au 35 avenue de la Motte-Piquet, près de la Tour Eiffel.

Vers les années 1870, ils s'étaient installés tous les trois à La Florida, en Uruguay, puis leurs descendants ont émigré en Argentine, jusqu'à María Alicia, qui vit à Neuquén avec son mari Gabriel Ferrari, ingénieur. Leurs trois filles sont majeures et ont fait leur vie hors du foyer familial.

Des patronymes très courants comme Dupont, Durand ou Lefèvre sont répandus dans de nombreuses régions de France. Par contre, des noms beaucoup moins usités tels que Soul et Giffaut m'ont tout de suite fait penser au sud Manche, d'autant que les aïeux de María Alicia y avait de la parenté. Je venais de réaliser quelques recherches pour une cousine nommée Giffaut, et mes investigations m'avaient fait remonter son ascendance à un Jacques Giffaut vivant au XVII^e siècle au Mesnil-Tôve dans le sud Manche. J'avais vaguement croisé le nom Soul, beaucoup plus rare, et une rapide recherche sur geneanet m'a montré qu'il était localisé... justement dans la région de Savigny-le-Vieux.

Ayant à ma disposition de bons outils de recherches généalogiques, tels le site des Archives départementales de la Manche où sont accessibles tous les registres paroissiaux et communaux de chaque commune de la Manche, le site Geneanet, et des relevés de mariages, j'ai entrepris de chercher l'ascendance de María Alicia, en commençant par rechercher les actes de naissance d'Abraham "Paul" Soul et de son épouse Léonie Virginie Giffaut. María Alicia avait une copie de l'acte de naissance de leur fils, où les parents étaient dits âgés de 27 et 26 ans au début de l'année 1859. Cela leur donnait en gros pour années de naissance 1831 et 1832. A priori, l'exercice consistait à rechercher une aiguille dans un tas de foin, mais pour chacun d'eux, il m'a suffi de chercher dans moins de cinq communes pour dénicher leurs actes de naissance ! C'est ainsi que j'appris qu'Abraham Paul Soul était né le 24 mai 1831 à Ferrières et son épouse Léonie Virginie Giffaut le 3 avril 1832 à Brouains.

Malgré l'absence de l'acte de mariage, disparu au cours des incendies de la Commune de Paris, aucun doute n'était permis au vu de la rareté des prénoms et de la concordance parfaite des dates.

Il me fut ensuite assez aisé de retrouver rapidement quelques dizaines d'ancêtres de ce couple à l'aide des mêmes outils. Côté Soul, je suis remonté à Jean Soul et Jeanne Guérin, mariés vers 1700 et qui vivaient à Buais. Côté Giffaut, on remonte à Michel Giffaut et Jacqueline Vaumousse, mariés vers 1750 et vivant à Sourdeval.

En sens inverse, la descendance, je retrouvai également les cousins Pierre Hamel et Florentine Hébert dans les registres du secteur de Savigny-le-Vieux.

Par sa mère née Lejemble, Léonie Virginie Giffaut avait des ancêtres qui possédaient un rang social élevé dans le contexte de l'époque. Depuis le début du XVII^e siècle, ses ancêtre Lejemble, domiciliés à Beauficel, étaient dits sieurs de la Hussaire. L'un d'eux, André Lejemble, maître tanneur, est mort en 1746 et sa pierre

tombale est aujourd'hui encastrée dans le mur extérieur de l'église de Beauficel. On trouve aussi dans les ancêtres de María Alicia un certain Jacques Boiton, avocat, procureur en l'élection de Mortain, et trois Guesdon avocats de père en fils, qualifiés sieurs de Launay et du Manoir, domiciliés à Chérencé-le-Roussel et Mortain. Par cette famille, María Alicia descend de Gilles Josset, sieur de la Gouestière, et de noble damoiselle Jacqueline de Poilvillain, mariés le 9 janvier 1639 au Mesnil-Adelée. La famille de Jacqueline était en effet noble et possédait la seigneurie du Mesnil-Adelée. Par cette branche, María Alicia a ainsi des ancêtres nobles de haut rang dont l'ascendance se perd dans la nuit des temps.

Mes premières recherches m'avaient laisser deviner que María Alicia avait des ancêtres nobles et une belle ascendance généalogique. Cependant, pour assurer avec certitude le lien entre elle et les seigneurs du Mesnil-Adelée, trois problèmes majeurs se sont présentés. Il fallait en effet relier trois générations successives entre elles malgré les nombreuses lacunes des registres de Mortain et du Mesnil-Adelée, cette dernière possédant cependant de très beaux actes qui remontent à 1582.

Généralement, ce sont les actes de mariages qui permettent de remonter les générations, et au cas présent ils étaient absents. Cependant, en épluchant systématiquement les registres, au prix d'un travail acharné sur plusieurs mois, j'ai réussi avec certitude à régler les deux premiers problèmes. Dans ce genre de situation, il faut également que la chance soit au rendez-vous, et qu'un lien de parenté soit expressément mentionné, par exemple dans un acte de baptême où le parrain est dit être l'oncle de l'enfant baptisé. Le troisième point n'est pas prouvé avec une totale certitude. Les parents de Jacqueline de Poilvillain, mariée en 1639, ne sont pas mentionnés dans l'acte de mariage. Cependant, de nombreux indices montrent qu'elle est une très proche parente de Bertrand de Poilvillain et Françoise Fortin, mariés le 16 février 1620 au Mesnil-Adelée. Ceux-ci ont bien eu une fille prénommée Jacqueline, née en 1625. S'il s'agit bien d'elle, elle aurait été mariée à seulement 13 ans 11 mois, sa mère Françoise Fortin étant alors veuve et en charge de 11 enfants. Jacqueline de Poilvillain est devenue mère 4 ans seulement après son mariage, ce qui est tardif et peut être lié à son jeune âge à la date de son mariage. Même s'il n'est pas encore démontré que Jacqueline de Poilvillain est la fille de Bertrand de Poilvillain et Françoise Fortin, elle en est à coup sûr une très proche parente.

María Alicia possède quelques vieux papiers de famille écrits en français, vieux de 120 ans, et dont elle n'arrivait pas à comprendre le sens. Elle m'a envoyé des photos par internet, ce qui m'a permis de les transcrire et de les lui traduire :

Sainte Anne de Buais le 8 mai 1889,

Cher parrain, je viens vous annoncer une bien triste nouvelle. Vous deviez vous attendre au malheur qui vient de nous frapper; mon oncle Hamel vous ayant dit dans quel état de faiblesse se trouvait ma pauvre grand-mère. Après cinq mois de souffrances Maman Soul vient de mourir. Elle était restée au lit depuis le mois de décembre, et, depuis deux mois, elle avait perdu toutes ses forces. Nous avons passé un bien triste hiver : Maman Soul s'éteignait peu à peu; papa avait une bronchite et un commencement de fluxion de poitrine; maman était atteinte de la même maladie. L'enterrement a eu lieu aujourd'hui. Toute la famille s'est réunie et vous prie de bien vouloir envoyer votre procuration, afin que l'on puisse régler les affaires de la succession. Monsieur Milan, clerc chez Monsieur Dupont, notaire à Ste Anne, était le chargé d'affaires de notre pauvre vieille mère. C'est un jeune homme instruit, loyal, digne de confiance. La famille a pensé que pour vous, qui n'avez guère de connaissances par ici, Monsieur Milan serait le meilleur choix que vous puissiez faire. Nous vous prions, cher Parrain, de nous écrire (joindre la procuration) aussitôt que vous aurez reçu cette lettre. Vous voudrez bien ne pas nous oublier auprès de nos parents, et leur apprendre le malheur qui nous frappe.

Votre filleule qui vous embrasse tendrement,
Florentine Hébert

Savigny-le-Vieux, le 22 juin 1892,

Cher beau-frère, vous allez croire que nous ne voulons pas vous récrire, depuis presque trois ans, mais je vais vous en dire la cause : deux mois après votre lettre je vous ai fait réponse. Nous ne savions point si vous ne l'aviez point reçue ou si vous étiez malade ou changés de domicile. Nous étions pour vous en renvoyer une

six mois après quand le beau-frère Hébert nous dit ils sont changés de domicile nous ne savons où ils sont allés par conséquent ne soyez pas contrariés à ce sujet. Cher frère je désire de tout mon cœur que cette lettre vous trouve en parfaite santé ainsi qu'à ma belle-sœur et mon neveu, tant qu'à nous nous sommes bien portants pour le moment nous nous unissons tous pour vous souhaiter bonne santé prospérités et tout le bonheur possible. Nous avons vu la lettre que vous avez envoyée à Florentine, vous parlez de la sécheresse en Amérique, je vous dirai que c'est tout aussi triste en France. Nous ne connaissons pas de nouveau à vous marquer. Je vous dirai que l'aînée de nos enfants Marie est cuisinière chez une dame de la commune, Clémentine et Pauline sont couturières et Louis fera sa seconde communion en juillet. Ce qui nous fait de la peine c'est de ne pouvoir vous voir et à nos enfants de ne pas vous connaître. La dernière fois que nous avons vu Florentine elle était en bonne santé ainsi que son mari et son petit garçon. Ce n'est que la dernière fois que nous avons vu Florentine qu'elle nous a dit que vous étiez toujours dans le même endroit. En attendant le bonheur de recevoir de vos nouvelles nous vous embrassons bien tendrement.

Pierre Hamel

A Savigny-le-Vieux

village du Petit Breil par St-Hilaire-du-Harcouët, France

Paul Soul a ainsi appris en 1889 la mort de sa mère, âgée de 85 ans. En 1892, il recevait des nouvelles de sa famille, qui lui apprenait ce qu'étaient devenus ses neveux et nièces.

Une sœur de Paul Soul, Angélique, l'avait également accompagnée en Uruguay. En 1870, en la ville de la Florida, elle y avait épousé un compatriote français, Julien Hébert, né à Moyon dans le centre Manche. Ils avaient eu une fille l'année suivante, Florentine, qui est l'auteur de la lettre de 1889. Florentine Hébert est revenue vivre en France. Elle a épousé Louis Tencé à la fin de l'année 1889 à Buais et s'est installée avec son mari à Désertines dans la Mayenne. Onze ans plus tard, en 1900, Paul Soul est mort à la Florida, à l'âge de 68 ans.

Dans le sud Manche, des cousins de Paul Soul et Léonie Giffaut ont reçu des lettres d'Uruguay ou d'Argentine dans les années 1890-1900. Ces cousins étaient alors les familles Soul, de Saint-Symphorien-des-Monts, Hamel, de Savigny-le-Vieux, et Tencé, de Désertines. Qui sait, un descendant conserve peut-être encore ces échanges des générations qui l'ont précédé...

***** 2015 *****

Dès la fin des années 1990, une branche dans l'ascendance de mon épouse me posait difficulté. Vers 1740, Michel Dufay, marchand à Tinchebray, avait épousé une certaine Marie Louise Le Béchenec. Ils ont eu plusieurs enfants, baptisés à Notre-Dame de Tinchebray, mais en l'absence de leur acte de mariage, aucun élément dans les registres paroissiaux de Tinchebray et des communes environnantes ne permettait de déterminer la paroisse d'origine de Marie Louise Le Béchenec. Elle était veuve d'un premier mariage avec un certain Yves Hervé et était venue à Tinchebray avec sa fille Thérèse. Le mariage de cette dernière, pas plus que son contrat de mariage ni les actes de baptême de ses frères et sœurs nés à Tinchebray, n'apportent d'éléments sur sa paroisse d'origine.

Ces patronymes à consonance bretonne et quelques recherches sur internet indiquaient que Marie Louise Le Béchenec était probablement originaire de la région de Quimperlé, dans le Finistère, à la limite du Morbihan. Au cours des années 2000, j'ai multiplié les échanges avec les généalogistes spécialistes de cette région, et me suis mis à consulter régulièrement les bases de données disponibles sur internet. Rapidement, un acte de baptême a attiré mon attention, celui d'une Marie Louise Le Béchenec née à Quimperlé en 1710, fille de Guillaume Le Béchenec et Jeanne Harscouet. A ce stade, en l'absence d'acte de mariage, il était impossible de savoir s'il s'agissait bien d'elle ou d'une simple homonyme, cependant les prénoms et l'année de naissance concordaient parfaitement.

Au fur et à mesure des années, la mise en ligne successive des images des registres paroissiaux des départements bretons m'a offert une opportunité de pouvoir remonter la piste Le Béchenec. J'ai consulté au

hasard les registres de nombreuses paroisses, pour conclure invariablement et systématiquement sur des constats d'échec. Rien, aucun indice. Toutes les pistes que j'explorais s'avéraient infructueuses. Découragé, j'abandonnais alors cette recherche pour quelques semaines ou quelques mois, avant de tenter avec plus ou moins d'enthousiasme de m'y remettre par intervalles.

Au début des années 2010, Jean-Pierre Bréard, généalogiste chevronné d'Argentan, a numérisé et mis en ligne un nombre considérable de photos de registres notariaux de l'Orne. En avril 2015, je sollicite ses services pour obtenir une copie du contrat de mariage de Thérèse Hervé. Il photographie alors gracieusement cet acte au cours d'un déplacement à Alençon et me le transmet, mais hélas, encore une fois le document est muet sur les origines de la famille Hervé-Le Béchenec. Je pointe à nouveau mes données généalogiques, et constate que Michel Dufay est décédé en 1753 à Tinchebray à l'âge de 58 ans. Je me dis alors qu'un marchand comme lui devait avoir laissé quelques biens, et que l'examen de l'inventaire après décès de ses biens, s'il existe, pourrait apporter des éléments intéressants. J'ai souvent consulté le tabellionage de Tinchebray, mais principalement sur le XVII^e siècle. Sur cette époque, le tabellionage est en effet très utile pour combler les lacunes des registres paroissiaux. Aussi ne l'ai-je quasiment jamais consulté sur le XVIII^e siècle où les registres paroissiaux sont généralement bien fournis.

Je récupère donc la cote potentielle dans l'inventaire des registres du tabellionage de Tinchebray, et la transmets à Jean-Pierre Bréard. Au bout de quelques jours seulement, le 6 mai, il m'envoie par messagerie les photos du fameux inventaire. Bingo, l'acte est celui qu'il me fallait obtenir ! Il liste en effet les biens meubles de défunt Michel Dufay, puis donne un résumé de chacun des actes en sa possession. Le premier est ainsi un document passé devant le sénéchal de Vannes, et le second est un extrait de son acte de mariage, passé le 30 décembre 1741.

Je ne connais pas encore le nom de la paroisse mais je sens que le dénouement est proche ! Fébrilement, je me connecte au site des Archives départementales du Morbihan et constate que la ville de Vannes comptait alors quatre paroisses. Je consulte tour à tour chacun des registres à la date indiquée, mais hélas la recherche est vaine. Je pense pourtant avoir mes chances, la paroisse recherchée devant être limitrophe de Vannes. Je consulte à nouveau ma référence, et constate que l'année est peut-être 1740 au lieu de 1741. Je reviens sur le site des Archives départementales du Morbihan, consulte les registres des quatre paroisses de Vannes, un à un. Le premier ne donne rien, je passe au second. Celui-ci ne donne rien, je passe au troisième, lequel ne donne rien non plus. Perplexe, n'y croyant plus guère, je consulte le dernier, celui de la paroisse Saint-Patern, et là... bingo ! Enfin, je découvre, ému, l'acte de mariage de Michel Dufay et Marie Louise Le Béchenec, à la date du 31 décembre 1740. Voilà bien des années que je n'avais connu pareil bonheur généalogique, avec la découverte de cet acte qui m'échappait depuis plus de 15 ans. L'énigme est résolue, il s'agit bel et bien de la Marie Louise Le Béchenec née en 1710 à Quimperlé de Guillaume Le Béchenec et Jeanne Harscouet.

***** 2016 *****

Fait curieux, il y a toujours matière à découvrir de nouveaux ancêtres et de nouvelles branches nobles. Tout cela grâce aux bases de données toujours plus étoffées mises en ligne sur internet. Il faut cependant explorer de plus en plus systématiquement le XVII^e et même le XVI^e siècle pour pouvoir encore progresser.

Cette année, je résous également une petite énigme grâce aux nouvelles données mises en ligne sur le site Geneanet. Voici trois ans, en visitant le cimetière Montparnasse à Paris, j'avais découvert la tombe d'une famille Vauvert, alliée à des Lemesle et Laisné. Je m'étais alors dit : "Voilà un nom typique de Champ-du-Boult", un village que je connais bien car situé dans le Bocage virois. Je pensais bien n'avoir jamais le fin mot de l'histoire, à cause de la disparition des registres d'état-civil parisiens brûlés pendant la Commune, et pourtant, grâce à des fiches de recensements des non Parisiens résidant dans la capitale, je découvre avec intérêt que cette famille Vauvert inhumée à Montparnasse était bel et bien originaire de Champ-du-Boult !

***** 2020 *****

Les années passent, la passion de la généalogie est encore là, depuis 40 ans. Geneanet est devenu le site incontournable de la généalogie en France. Sa progression est constante, les données que l'on y trouve sont devenues extrêmement riches et nombreuses. À noter tout de même un bémol, un seul, mais de taille. À l'heure où les utilisateurs devraient pouvoir vérifier tout ce qu'ils publient, je constate une recrudescence impressionnante du nombre d'erreurs sur ce site. Elles sont généralement malheureusement dues à une recopie frénétique des données portant sur la première moitié du XVII^e siècle. Je me fais un devoir de signaler toutes ces erreurs quand j'en constate, et j'ai ainsi envoyé des centaines de messages au cours des deux dernières années.

Emmanuel Hamel